

Chaille

H. POURRAT , Contes de la bûcheronne, 155-168.

Il y avait une fois un monsieur qui était le roi du pays. Ce roi avait une fille qui n'était point trop laide, enfin, elle pouvait aller à la messe avec les autres. Seulement mal gracieuse, mal tournée, mal lunée: à peu près aussi aimable qu'une porte de prison. Personne encore n'avait pu la faire rire. D'autres rois et leurs garçons, tous y avaient perdu leurs peines. Dites-moi ce qu'elle attendait. Peut-être d'être contente. Mais allez : mieux vaut rire sans tant tourner, parce que si l'on attend d'être content, on risque de ne rire jamais. Et il n'y a rien qui coûte si peu, ni qui rafraîchisse tant en ce monde.

Le roi donc promit cette fille en mariage au garçon qui la ferait rire. Ce fut promis, corné à son de trompe et couché par écrit sur un édit. Parole de roi !

Voilà l'affaire sur toutes les langues. Pendant une semaine les chemins furent noirs de peuple. Il vint des garçons à tas, de tous les côtés, et il en repartit tout autant. Parce que aucun, quoi qu'il eût imaginé, ne réussit à faire rire la princesse.

Il y avait au fond du même pays une femme qui avait trois fils. C'était du monde qui n'était pas bien riche, et qui n'était pas bien fin non plus. L'aîné, bête ; le cadet, un peu plus bête ; et le troisième, bête-bête, à n'avoir jamais pu apprendre en quel mois tombe Notre-Dame d'août.

Le bruit qui courait partout d'un édit fait par le roi finit par leur arriver un jour, à eux, après tous les autres. Il y eut pour leur en faire nouvelle quelque porte-balle

qui s'était égaré dans leur pays d'écureuil, ou quelque charbonnier qui retournait de vendre son charbon à la ville. Ils écoutèrent à pleines oreilles, et le soir, autour du feu, mangeant la soupe, leur écuelle à la main, ils en parlèrent encore.

« Quelle bonne place, disait l'aîné, ce sera pour celui qui saura l'attraper! Gendre du roi! Diantre! Me faudrait une place pareille : c'est pour le coup que les sous me tomberaient dans la poche ! »

Il regarda la mère en se grattant le bout du nez.

« Et si j'essayais d'aller la faire rire, cette fille ?

- Veux-tu bien te taire, pauvre dadais, dit la mère. Mange ta soupe et tiens-toi dans ta peau.

- Dé ! faudrait qu'un coup ... »

Le lendemain, comme la mère faisait le pain, il vint la trouver, les mains dans les poches :

« Mère, faut me faire une petite tourte. Je la mettrai dans mon panier et je m'en irai chez le roi. »

C'était loin : il y avait plusieurs grands bois, et de gros ruisseaux qu'il fallait passer. Dès que la tourte fut cuite, - mais ce ne fut qu'au matin suivant, - il la mit dans son panier et il partit.

D'abord il marchait d'un pas relevé, comme s'il allait à la soupe. Mais dans ces bois, c'est tout mauvais chemins, et quand il eut bien traîné ses sabots, dans les pierres, les ornières, il se trouva échiné. Sur le midi, au chaud du jour, il s'arrêta devant un ruisseau, se coucha à plat ventre pour boire ; puis, quand il eut bu à grandes lampées, il commença de tailler dans sa tourte.

« Si j'avais cette fille; je pourrais graisser mon croûton d'un beau taillon de lard, et ce ne serait plus de l'eau que je boirais, mais pleine bouteille de vin rouge. »

Comme il était sur ces pensées, par un petit chemin vert, il vit venir à lui une vieille femme. Elle était un peu faite comme la baragogne, mais avec des yeux qui brillaient et point désagréable à voir.

« Salut, dit-elle. Que fais-tu là, petit ?

- Ça vous regarde ?

- Et que manges-tu?

- Mange de bouse !

- De bouse soit, petit, de bouse soit ! »

Voilà ce pain qui tout soudain se vire en bouse ; oui, la tourte se change en une de ces galettes qui sèchent sur les pacages, derrière les vaches. Et mon garçon bien camus est forcé de rebrousser chemin.

Il revient, brimbalant dans ses sabots, pour s'entendre demander par ceux de la maison ce qu'il a pu faire.

« Eh, rien! Est venue quelque baragogne: m'a demandé: « Que fais-tu là, petit ? »

» Ai répondu :

« Ça vous regarde ? »

» M'a retourné demander:

« Et que manges-tu? »

» Ai répondu :

« Mange de bouse ! »

« - De bouse soit, petit, de bouse soit ! »

» Et mon pain s'est viré en bouse. »

Trois jours après, le cadet se gratte le nez pareillement et vient dire à sa mère que l'idée lui est venue à lui aussi d: se rendre chez le roi.

« Toi! Que tu es encore plus bête que ton frère!

- Veux m'essayer, mère, veux m'essayer. »

Bon, la mère boulange, fait cuire. Elle lui donne pour la route une petite tourte. Il la met dans son panier, et il part, comme l'aîné, faisant claquer ses sabots.

Quand il arrive au ruisseau, semblablement, il se trouve las, boit, s'assoit et mange.

A peine commençait-il qu'il voit arriver la baragogne:

« Que fais-tu là, petit ?

- Ça vous regarde ?

- Et que manges-tu?

- Je mange une bouse!

- De bouse soit, petit, de bouse soit ! »

Ce fut bien forcé de jeter cette galette changée en bouse et de s'en retourner, lui aussi, puisqu'il n'avait plus de quoi faire route. On ne vit pas de l'air du temps, chez nous.

Avant de fermer son couteau, il coupe une branche de noisetier et, tout en la taillant, il rentre à la maison.

« Eh bien ! as-tu pu faire ?

- Eh non! j'ai trouvé la baragogne. »

Il raconte l'aventure de bout en bout :

« Cette vieille sorcière! si je pouvais l'attraper je lui apprendrais mon nom de baptême ! Mais, tenez, je vous porte un fuseau.

- Vois-tu, je te disais bien que tu ne ferais rien. Tu es trop bête ; les garçons des rois s'y sont cassé le nez, et toi tu aurais voulu ... !»

Trois jours après, c'est le tour du plus jeune.

« Dites, pauvre mère, et moi si j'essayais?

- Dé ! pauvre petit, que penses-tu faire, toi qui es le plus bête de tous ?

- Laissez-moi essayer, dites?

- Ho, bien ! essaie, si ça te chante. »

Comme ses frères, il met une petite tourte dans son panier, et le panier au bras prend son chemin par bout.

Il passe par les mêmes bois, dans la fougère, et sur le midi, il arrive à ce gros ruisseau où ses frères avaient fait la halte. Il s'arrête, lui aussi, il boit, il s'assoit sur une belle place d'herbes sauvages, il mange. Paraît la baragogne.

« Que fais-tu là, petit ?

- Je me repose, pauvre femme, que je suis bien las. Et je mange, que j'ai l'estomac dans les talons.

- Et que manges-tu ?

- Un morceau de gros pain, où il y a plus de son que de farine ; mais vous voyez, le boire ne manque pas : je peux arroser le manger de belle eau claire pour le faire descendre.

- Et où vas-tu?

- Vous aurez bien entendu raconter que le roi cherche quelqu'un pour faire rire sa fille? Alors j'y vais ... Mais je suis trop bête!

- Bêtise peut ne pas desservir. Manque d'honnêteté envers les personnes a toujours desservi.

- Enfin, je sais bien que je ne réussirai pas.

- Si tu fais comme je vais te dire, tu réussiras.

- Oh ! je ferai, je ferai, pauvre femme !

- Écoute : comme c'est loin, chez le roi, il te faudra t'arrêter pour faire la couchée, car tu ne seras pas encore rendu ce soir. Eh bien ! avant d'entrer à l'auberge, tu attraperas un pigeon, que tu auras soin de mettre sous ton bras pour ne plus l'en laisser partir. Le pigeon attrapé, entre dans l'auberge où tu dois prendre gîte, et fais-toi donner un lit. Mais, même au lit, tiens serré ton pigeon, parce que, pendant la nuit, l'hôtesse arrivera pour mettre la main dessus. »

Tout se passa de point en point ainsi que l'avait dit la vieille.

Au milieu de la nuit, l'hôtesse se glissa dans la chambre, sur la pointe des pieds, pensant que le pigeon devait être bien précieux pour que le garçon le tînt de la manière. Elle tâta dans le noir, et entra son doigt juste sous la queue.

Soit qu'il ne dormît point, soit qu'il vînt de s'éveiller aussitôt le garçon s'écria :

« Chaille ! » C'était le mot que lui avait appris la vieille ! En notre patois, cela veut dire quelque chose comme : Qu'il le faille ! Qu'il en aille ainsi. Une manière d'ainsi soit-il, si vous voulez.

Enfin, c'était le mot. Et sitôt le mot dit, voilà l'hôtesse prise.

Elle tirait assez en arrière, le doigt, le bras, toute la personne. Mais rien n'y pouvait : le garçon ne lâchait pas l'oiseau, et elle, elle était là en pantillon, tirant, se tortillant, mais vissée par le doigt au derrière du pigeon - c'était le sort.

A la pointe du jour, le garçon se lève, passe ses chausses et sa veste comme il peut, sans cesser de tenir le pigeon sous son coude. Et il sort de l'auberge, entraînant l'hôtesse qui reculait, cabriolait, sautait de côté, à peu près comme un veau qui ne veut pas se laisser mener à la foire. Vous les voyez ! Lui, premier, le nez tourné, les habits de travers, et allant ainsi, le pigeon toujours sous son bras : elle derrière, se faisant traîner, cette grosse commère aussi grosse qu'un muid, avec son pan de chemise voletant au vent du matin pour lui battre les jambes!

Le soleil venait de se lever, tout commençait de prendre vie dans la campagne : les cheminées qui fumaient sur les toits, les oiseaux qui criaient sous la feuille, les moutons qui bêlaient dans leur parc, les hommes qui allaient au labour, menant leurs bœufs au long des héritages. Et tout le monde sortait, courait, les regardait, avec accompagnements de beaux rires et parfois de mottes de terre.

Comme ils traversaient un village, il se trouva que leur route longeait une maison que des maçons travaillaient à rebâtir. Quand le maître-maçon, de son échafaudage, avise ce gros bloc de femme en chemise, il crie à son goujat :

« Prends-moi ta pelle, et flaque-lui sur le râble une pelletée de mortier ! »

Le goujat veut faire si vite qu'il s'embarrasse les jambes dans le sable, tombe, se relève, mais arrive encore à temps pour envoyer sur le postérieur de l'hôtesse le plus bel emplâtre de mortier qui se pût voir.

« Chaille ! crie le garçon, chaille ! »

Aussitôt la pelle s'attache au mortier, la main s'attache à la pelle. Voilà cette grande carcasse de goujat forcée de suivre aussi ; c'était le sort. Mais tandis qu'il suivait, tout contorsionné de la chute qu'il avait faite dans le sable, il emportait un ver de terre collé à sa culotte. Une poule aperçoit ce vermisseau tortillant. Elle, qui descendait de son perchoir pour chercher sa vie, le bec en avant, court dessus. Et à peine a-t-elle piqué le ver que : « Chaille ! », la voilà battant des ailes, attelée par le bout du bec et le vermisseau à la culotte du goujat.

Là-dessus, un milan qui tournait dans les airs, attiré de là-haut par les piaillements de la poule, fond droit sur elle. « Chaille ! » Dès qu'il la touche, il reste pris comme à la glu. Le coq, qui avait volé au secours de sa poule, est pris aussi, derrière le milan. Voyez déjà la procession ! Quand, en tournant le nez, le garçon voyait un autre pèlerin au bout de la file, aussitôt il criait : « Chaille ! » et à chaque coup il allongeait la ribambelle.

Ensuite ce fut une fouine, - tant les fouines aiment la volaille - qui sortit du creux d'un vieil arbre, pour se jeter sur le coq. Ensuite un renard, - le renard aime tout, volaille et fouine, - qui arriva en tapinois, pointant le nez, traînant sa queue touffue, alors qu'on traversait un endroit de rochers. Enfin, au mitan du bois, le loup, - le loup a toujours les yeux plus grands que le ventre ; - celui-là s'était dit :

« Quel brave dîner tu vas faire ! Tu engouleras tout, du renard au garçon ! »

« Chaille! Chaille! » et toujours « Chaille! » Mon Jean de bonne menée n'avait qu'à crier le mot. Le mot entendu, il fallait suivre, dans la poussière du chemin. Et le chapelet allait, à grandes secousses comme un ver coupé, mais sans jamais pouvoir se défaire, avec à sa queue le loup plus enragé que tous les autres.

Son pigeon sous le bras, et traînant cette compagnie comme une autre diablerie de saint Antoine, le garçon à la fin arrive chez le roi.

Il tire la corde de la cloche, la servante ouvre le portail. « Laissez-moi entrer, la fille. On a fait un édit qu'entrerait chez le roi qui que ce soit qui se présenterait : je veux entrer.

- Mais pareille procession, ce n'est plus là qui que ce soit, dit la servante ! Vous voulez, vous voulez ... Et le roi, va-t-il vouloir?

- Puisqu'il y a un édit ! »

Il pousse la porte, il entre, aussi redressé qu'un sergent. Les valets, les servantes, ils accourent tous, ouvrant le bec, comme les petits d'une pie. Et des cris, des sauts, des rires, devant cette sorcellerie de carnaval ! Si bien que tout le château entre en émotion, et que la fille du roi elle-même, au bruit, s'avance vers la porte. Mais, malgracieuse comme toujours, avec son air de porte de prison.

Le garçon cependant montait l'escalier, traînant sa queue-de-mon-loup qui faisait derrière lui une vie de malheur. Tous tressautant et soubresautant, se démenant sur place et tirant en arrière, battant des ailes ou s'escarmouchant du panache, menant une vie de possédés à bonds et à saccades. La grosse hôtesse criait, le goujat jurait, la poule piaillait, le milan piaulait, la fouine miaulait, le renard jappait, jappe que japperas-tu, le loup hurlait, hurle que hurleras-tu : un tapage enfin à émerveiller tous les baudets de la montagne.

Sérieux comme un âne qu'on étrille, le garçon arrive à la porte du roi.

« Salut, demoiselle, salut bien. Et à la compagnie, quand vous seriez quarante ! »

Il entre, le Jean de bonne menée, dans la grande salle. Quand la fille du roi vit l'hôtesse en chemise, puis figure par figure toute la farandole, il lui vint comme une espèce de sourire. Ma foi, sa figure dégela : tout d'un coup, elle se prit à rire. Mais à rire comme un cent de mouches, probablement pour rattraper le temps perdu. Et la voilà changée, de malgracieuse fille tournée en fille gracieuse, gentille et mignonne comme il n'y en a pas.

Elle avait ri, il fallut faire les noces. Quelles noces ! Ha, quelles noces ! On dit qu'en ce pays ils sont encore à boire, sans avoir pu vider les pots.